

Les chants de la sirène - Mathieu Pauget - Prix Capitolum de bronze 2017

Accoudé au muret, je contemple rêveusement les lumières des halogènes se reflétant sur l'eau noire. Une pluie fine ruisselle sur mon visage aux traits tirés. Des ruisseaux serpentent sur mon front pour se perdre dans mes sourcils. De là, ils cascadenent jusque sur mes joues, passant en minces traits argentés devant mes yeux. Les commissures de mes lèvres recueillent le liquide qui s'en vient former une mare noyant ma langue. De temps à autre, j'aspire cette eau, douceux contrepoint aux boissons plus fortes ingurgitées auparavant.

Les pavés bruns et blancs font pencher mon corps sur la gauche. Un bar derrière moi ferme ses portes. Le temps ne favorise pas les visites nocturnes. Un flot de lumière s'échappe des fenêtres, contrastant violemment avec l'éclairage tamisé de la rue. Sur ma droite, j'aperçois la basilique de la Daurade. Les pierres semblent ocre dans le miel de l'éclairage.

En contrebas, une esplanade verdoyante se devine dans la pénombre. De grands arbres s'élèvent au-dessus d'une pelouse assombrie par la nuit. Un couple déambule sur un chemin longeant la Garonne. Je me demande à quoi il pense. Mon attention s'égaré aussitôt, reléguant dans les tréfonds de ma mémoire ces deux spectres amoureux. Mon regard parcourt le fleuve. De douces montagnes apparaissent puis se résorbent immédiatement dans le courant.

La monotonie de cette plaine vallonnée et changeante anesthésie mes sens.

Ma vision ne dépasse pas les ponts Neuf et Saint-Pierre. En face, un rocher semble émerger du fleuve pour se coller au mur de l'hôtel d'Assézat. D'ici, on dirait l'extérieur d'une prison. Une grande bâtisse rectangulaire aux petites pierres serrées, des fenêtres grillagées, tel est le paysage s'offrant à moi. Pourtant, entre ces murs reposent les inspirations des Muses. Titien et Monet, Van Dyck et Picasso, attendent patiemment la venue de visiteurs.

Plusieurs sociétés savantes diffusent connaissance et savoir à travers le monde. Un mouvement sur le rocher attire mon oeil. Par-delà le voile diaphane de la pluie embrumant ma vue, je distingue une forme sombre couchée sur la pierre. Une mélodie s'infiltré sous les bords de ma capuche, s'enroule délicatement autour de mes oreilles telle une boucle noire et blanche. Elle livre une guerre sonore au chuintement feutré des cristallines fléchettes lancées des nuages par un dieu martial. Un accord brise les barricades érigées devant mon tympan et infiltre le canal auditif, amenant à sa suite d'autres accords.

Envahissant mon cerveau, la mélodie en conquiert chacune des aires. Mes pensées sont chassées. Mes sens sont noyés. Je ne peux résister à l'indicible beauté de ce chant aqueux. L'écume d'une joie ineffable est sous-tendue par des courants de mélancolie. D'évanescents arias nagent voluptueusement dans ce flux harmonique.

Ma jambe prend appui dans un interstice du mur et hisse mon corps. La forme sombre bouge. Une tête couronnée de cheveux verts se redresse. De la pierre, une nageoire émerge et vient battre les flots en rapides mouvements accompagnant le chant.

Les bras tendus et en appui, le buste se tourne vers moi. Un brusque battement de queue soulève une vague qui inonde le rocher, emportant l'être avec elle. À l'encontre de toutes les lois physiques, elle avance perpendiculairement au fleuve sans l'aide d'aucune force motrice visible, jusqu'à submerger l'esplanade pour s'arrêter devant moi. Deux bras cyan surgissent des flots et agrippent mes épaules. Je ne peux résister à la puissance déployée et me fais emporter au coeur de ce mur liquide.

À ce moment, je peux enfin dévisager ma ravisseuse. Deux grands yeux noirs à l'iris jaune surmontent une large bouche où se découvrent de petites dents effilées. Une paire de branchies en forme de collerette s'ouvre et se ferme à intervalles réguliers. Le buste, nu jusqu'à la taille, se termine par un corps de poisson de près de deux mètres de long. La peau est grisâtre, teintée de reflets bleutés.

Paniqué, je me rejette en arrière, battant des pieds et des mains pour m'écarter de la sirène. Elle sourit et, vivement, tourne autour de moi, déclenchant un nuage de bulles venant caresser mon corps. J'émerge à l'air libre, aspirant une grande goulée d'oxygène. Le haut de sa tête affleure à la surface. Devant l'absence d'agressivité, mon esprit se calme. Je me demande ce qu'elle attend de moi.

Une main palmée touche mon menton, le relevant en direction du soleil. Ébloui, je détourne les...? Le soleil ?

Combien de temps ai-je passé dans l'eau ? Éberlué, mon regard fait le tour de l'horizon. L'esplanade a disparu !

Une barque de pêcheur frôle mon crâne, m'arrachant un cri de douleur. Une gaffe tombe dans l'eau et une voix me demande comment ça va. Mal, de toute évidence.

Aidé par le pêcheur et celui que je suppose être son fils, je grimpe sur l'embarcation. Le jeune garçon me tend une serviette rêche dans laquelle je m'enroule. Le vieux ne tient pas une gaffe. Je constate qu'il s'agit d'une espèce de

râteau.

Des sacs s'étalent sur le fond du bateau. L'un d'eux est entrouvert et laisse couler du sable humide. Il s'agit sans doute de ces fameux pêcheurs de sable, métier aujourd'hui disparu. Si je me rappelle bien, ce matériau était utilisé pour fabriquer le ciment servant aux constructions.

Je prends conscience de la présence de nombreuses autres barques autour de nous. Le port un peu en aval est agité d'une forte animation. Sur les quais, une nombreuse population est rassemblée. Non sans effarement, je distingue un corps allongé, exposé à la vue de tous. J'ai le pressentiment que cette personne est morte. Des passants s'arrêtent craintivement et se penchent sur le visage. Alors qu'ils repartent tous, soulagés de ne pas le reconnaître, voilà qu'une femme se met à pleurer bruyamment. Mauvaise nouvelle... La morgue vient d'identifier un de ses locataires.

Le pêcheur me fait signe et montre un cortège passant sur le pont Neuf. Immédiatement, je remarque l'homme à sa tête. Il est monté sur un cheval blanc et malgré sa petite taille, il émane de lui une autorité naturelle. Une redingote grise recouvre un uniforme vert, celui des chasseurs à cheval. Un bicorne en feutre noir le coiffe. Je reconnais enfin le cavalier. Je ne comprends pas sa présence, mais c'est pourtant lui : Napoléon. Sa marche le mène vers le quartier du Capitole.

J'ai remonté le temps !

Des profondeurs de la Garonne, une bulle gonfle à la surface.

En explosant, elle libère une note qui me fait sursauter.

Le fils tend une oreille intriguée. Une deuxième bulle apparaît. Puis une troisième. Une quatrième. Des dizaines. La mélodie éclate dans l'air. La barque tangué sous un coup violent porté contre la coque. Un rire aigret frappe mes oreilles. Les oscillations sont de plus en plus accentuées. Voyant l'enfant et l'homme se mettre à paniquer, je décide de plonger, rejoindre mon guide. Peut-être ne savent-ils pas nager.

Me laissant emporter au fond, je contemple la lumière du Soleil s'atténuer. Je me sens bien. Un corps serpentin s'enroule autour de moi. Il augmente sa vitesse, ce qui me fait tourbillonner sur moi-même telle une toupie. D'un mouvement vif, il me fait remonter. L'eau se réchauffe étrangement.

Le soleil semble plus brillant. Plus étendu. Une vision de cauchemar m'attend. Un vent sec balaie les flots, emportant des brandons enflammés dans sa course. Des flammes jaillissent de toutes les maisons alentour. Un craquement se fait entendre. Le toit en bois d'une demeure s'écroule, libérant une tour de flammes montant haut dans le ciel. L'air est surchargé de vapeurs. Une fumée noire plane au-dessus du fleuve. La température est atroce et sèche les parties émergées de mon corps. Deux bras entourent mes épaules. Une rivière de cheveux coule sur mon front. L'humidité bienfaisante du corps visqueux de la sirène me protège.

De l'endroit où se dressera l'hôtel d'Assézat dans un peu moins d'un siècle, un homme accourt, un inutile seau dans les mains. Une femme portant deux enfants le suit, la chevelure ébouriffée et le visage noirci. Les flammes les cernent de toutes parts, bloquant toute échappatoire.

Je nage dans leur direction, n'ayant pas la moindre idée de ce que je pourrais faire. Paniquée, la famille saute à l'eau. Un des enfants est emporté par le courant. Un long hurlement traverse l'air et vient transpercer mon cœur. Les bras endoloris par l'effort, je poursuis mon avancée de toutes mes forces. Une petite main potelée s'enfonce lentement. Trop loin... trop tard... Je ne pourrai ja... Une flèche argentée fend les flots sur ma droite. Un aileron tranche l'écume dans un bouillonnement d'albâtre. Il disparaît à proximité de l'endroit où l'enfant a sombré. Quelques secondes après, la femme-poisson bondit hors de la Garonne, la fillette dans ses bras. Telle une mitraille turquoise, une gerbe étincelante perfore la fumée. La lumière de l'incendie se reflète sur les écailles de sa longue queue qui d'une ondulation puissante la propulse encore plus haut. Elle atterrit sur le pont Neuf sous les exclamations effrayées des fuyards.

De mon côté, j'ai rejoint le couple et leur enfant restant. Nous nous dirigeons vers le pont d'où des gens lancent une corde permettant de les remonter. La sirène plonge gracieusement et pénètre l'eau sans une éclaboussure. Rassuré, je regarde la famille qui me fait un signe de la main. Je leur souris juste avant que la fumée ne s'épaississe et ne les dissimule à ma vue.

Le chant reprend avec plus de force qu'auparavant. Il bute sur l'épais brouillard et après un bref combat, le désagrège pour dévoiler un radieux après-midi. La ville a radicalement changé. Les maisons sont serrées les unes contre les autres. Les constructions sont en bois et en brique, et des chemins de terre ont remplacé les avenues pavées du XXI^e siècle. La ville est beaucoup plus petite. Mais elle est en train de s'étendre. Des coups de marteau tintent dans les faubourgs. Saint-Michel et Saint-Cyprien sortent de terre. À travers la porte de l'enceinte délimitant la ville, je distingue des champs à l'ouest où des paysans travaillent.

Sur la berge, un évêque observe des ouvriers poser une traverse de bois au-dessus de la Garonne. Le futur pont

de la Daurade se termine. Alors que les royaumes chrétiens tentent de s'emparer de Jérusalem, Toulouse prend réellement possession des deux rives. Les uns finiront par échouer, l'autre réussira à s'accroître encore. Deux membres du capitoulat discutent avec animation devant l'échoppe d'un artisan. Les mains de la sirène se posent sur mes épaules, ce qui lui permet de se dresser hors de l'eau. Ses seins lourds reposent sur le haut de mon crâne, éveillant une sensation de chaleur dans mon bas-ventre. Elle contemple avec amusement l'animation de la ville. Pour un être comme elle, ces vies, ces disputes, ne sont qu'une goutte dans l'interminable rivière de son existence. Un des gardes nous repère et crie quelque chose à ses camarades. La panique s'empare du groupe et pendant que certains vont mettre les dirigeants de la cité à l'abri, d'autres sortent des arcs. Une volée de flèches s'élève et retombe autour de nous. La sirène s'est déjà enfoncée dans l'eau. Mes pieds sont happés et je suis tiré au fond juste à temps.

Je remonte, crachant l'eau qui a commencé à s'infiltrer dans mes poumons. Le violet et l'or d'un crépuscule antique illuminent une cité de briques. Une barge à fond plat passe à mes côtés. J'aperçois des amphores rangées sur l'embarcation.

Une gaffe s'enfonce dans le fleuve et éloigne le bateau vers l'aval. La sirène prend mon bras et me tire sur la berge où nous nous allongeons. Ce repos me fait du bien. La fatigue s'appesantit sur chacun de mes membres.

Me plaçant sur le ventre, je vois des aristocrates en toge marcher sur les pavés de la cité. Je surprends des phrases prononcées en latin par les promeneurs. Les nobles croisent un groupe de soldats en armure de métal et casque à rabats. Les militaires s'arrêtent pour les saluer puis reprennent leur ronde.

Un rempart ceint la ville. Il mesure près de dix mètres si ce n'est plus. Étonnamment, il semble constitué de briques et non de pierres comme le veut la coutume romaine. Sans doute un problème d'accès aux matières premières. La région est glaiseuse. Un théâtre se dresse près de nous. Sur les gradins, de nombreux dignitaires écoutent une pièce de Térence. Tolosa semble prospère et apaisée. Cela ne durera pas, la venue prochaine des Wisigoths marquant le début d'un pouvoir plus autoritaire. Mes yeux se ferment lentement. Je lutte pour emmagasiner le plus d'images possible, mais un chant s'élève du côté de ma guide. L'engourdissement relâche mes membres. Une main humide s'attarde sur mon front et je m'endors ainsi, tel un enfant bercé par sa mère.

Je m'éveille dans une pénombre atténuée par l'éclat nacré de la lune. Je suis couché dans la boue. Un hêtre est penché sur moi, dissimulant partiellement un ciel d'une pureté sans pareille. La traînée blanche de la voie lactée s'étale dans la nuit. La forme argentée de la sirène ondule dans l'eau de la Garonne. Je me lève et pars la rejoindre pour me débarrasser de toute cette boue qui s'est infiltrée sous mes vêtements.

Nous nous éclaboussons comme deux enfants quand un feulement déchire l'air, interrompant notre jeu aquatique. Un éclair sombre traverse les taillis. Un mégacéros fuit l'ombre aux dents luisantes et aux yeux jaunes. Un cri. Puis le silence.

La nature reprend sa respiration. Les sons de la vie repartent.

Les criquets strident, les arbres bruissent. À l'ouest, une fumée s'élève d'un village protégé par une palissade en bois. J'ai du mal à croire que sur ce site sauvage une cité aux hauts immeubles et aux maisons ocrées s'étendra dans des milliers d'années. Les humains de l'époque où je me trouve n'ont que des outils en silex et le bronze est encore loin. Les parures sont rudimentaires, des colliers de perles de jade et de coquillages percés. Le commerce est inexistant. Je ne reconnais même pas les courbes de la Garonne.

Je fais face à la sirène. Son aileron dorsal est largement déployé, sa nageoire frappe l'eau à petits coups. Je me laisse couler. Mon dos touche la vase et soulève un nuage de particules.

Un poisson file dans l'obscurité, dérangé par mon arrivée.

Je suis dans mon élément. Je voudrais rester ici pour l'éternité, à contempler la succession des âges et la fugacité des constructions humaines. Le long fleuve du Temps s'écoule et nous sommes comme ce hêtre sur la berge, de petites choses fugitives n'ayant conscience que d'une partie de ce tracé aqueux.

Deux yeux jaunes m'observent. Un corps écailleux se colle contre le mien. Les dernières bulles d'air s'échappent de ma bouche. J'étouffe lentement dans ma mélancolie. Des lèvres se collent aux miennes et un flot d'oxygène pénètre à nouveau mes poumons. Une langue fine joue sur mes dents et mon palais une mélodie sensuelle. Mes bras se referment sur le corps souple qui me surplombe.

Un courant me presse de toutes parts et je me sens soulevé. Je surfe sur une vague qui me ramène sur mon muret. Une main caresse ma joue avant de disparaître dans les flots.

L'éclairage tamisé du bar illumine le pavement régulier sous mes pieds. Les ponts Neuf et Saint-Pierre encadrent mon champ de vision. Le rocher devant l'hôtel d'Assézat est dépourvu de vie. Sur mes joues, la pluie forme de minces ruisselets venant se loger à la commissure de mes lèvres. Elle a le goût amer de mes larmes, s'écoulant à la pensée des chants perdus de la sirène.

